

SPECTACLE • Avec les jeunes de Scène Active/REVA, l'unique pièce de Simone Weil devient une expérience de présence, d'attention et de fragilité partagée. Témoignage de la metteuse en scène Maya Bösch.

Publié le [6 juin 2026](#) par [Bertrand Tappolet](#)

Invitée par l'artiste plasticien suisse Thomas Hirschhorn à inscrire *Venise sauvée* dans le Pavillon Sicli rebaptisé Pavillon Simone Weil, Maya Bösch a choisi de ne pas traiter la pièce inachevée de la philosophe comme un objet littéraire protégé. Elle l'a traversée assistée par la comédienne Lucie Zelger et neuf jeunes interprètes de Scène Active/REVA, dans un dispositif ouvert, mouvant, travaillé par les bruits, les absences, les rencontres et les tensions du lieu. Tous les interprètes et l'équipe artistique ont été rémunérés pour leur travail sur 78 jours au Pavillon Simone Weil.

Ce contexte compte: il donne au projet sa durée, sa dignité concrète, son ancrage dans le réel. Dans l'entretien qui suit, Maya Bösch revient sur cette aventure où le théâtre devient moins représentation qu'exercice d'attention. Il y est question de corps à faire entendre, de voix à élever, de collectif fragile, d'inclusion difficile, mais aussi de Simone Weil, dont la pensée de la force, de la beauté, de la pitié et de l'obligation envers autrui trouve ici un terrain vivant. Le Pavillon n'est pas un décor: il est un carrefour, une épreuve, parfois un radeau. Et *Venise sauvée*, à travers lui, regarde notre présent.



Vous avez découvert *Venise sauvée* à l'invitation de Thomas Hirschhorn, dans le cadre du Pavillon Simone Weil.

Maya Bösch: Thomas Hirschhorn passait régulièrement par Genève, pour préparer son monument, le Pavillon Simone Weil. Je l'ai invité, il y a plus d'un an, au studio de la compagnie Sturmfrei. Et à partir de là, on se voyait régulièrement. Il venait au studio, environ une fois par mois, pour parler de son travail. Il m'a proposé de monter *Venise sauvée*, l'unique pièce de Simone Weil, et m'a invitée à la travailler avec des jeunes de Scène Active/REVA.

Ce ne sont pas des comédiens professionnels. Ce sont des jeunes qui, pour certains, ont décroché de l'école, ou traversé des parcours [Voies multiples](#), complexes. Scène Active leur offre le théâtre comme un espace possible de réinsertion, un lieu où reprendre place. **RE-VIAUS ÉCRIVAINS** : des jeunes qui ont déjà traversé une première année de Scène Active, comme des *alumni*.

Sur votre processus de travail...

Depuis le 31 mars dernier, nous travaillons ainsi avec neuf jeunes, dans un *work in progress*. Il y a un horaire, un planning, une dramaturgie, mais aussi beaucoup de pédagogie. Je leur offre une manière d'aborder un texte, de le traverser, de l'adapter. J'ai donné au matériau une dimension chorale, parce que je voulais que le groupe puisse prendre la parole ensemble.

J'ai aussi intégré des citations de Simone Weil et imaginé son personnage d'écrivaine ainsi qu'une méta-dimension avec d'autres voix féminines, dont Grisélidis Real. Et puis il y a le Pavillon lui-même: un espace à tous les possibles où il n'y a pas de plateau. Être avec elles et eux ici ouvre immédiatement des questions existentielles, psychologiques, physiques. Comment être là? Dans quel espace? À qui s'adresser... Il faut chercher sa place, trouver, jour après jour, un *modus vivendi*.

Le Pavillon Simone Weil de Thomas Hirschhorn est un *chantier public*, un lieu de passage, de frottement, presque une rue sous toit. Voyez-vous un lien profond entre cette manière de faire œuvre et Simone Weil, qui a voulu éprouver la condition ouvrière depuis l'usine?

Oui, pour moi le lien est très fort. Aller chaque jour au Pavillon Simone Weil est devenu presque un rituel. Je m'y prépare, non pas pour le supporter, mais pour être instinctive, intuitive, inventive. Je brise mes attentes de metteuse en scène, je m'y plonge dans la production d'une présence réelle que je souhaite intégrer et non pas ignorer. Faire avec! C'est cela l'objectif, le défi! Normalement, au théâtre, on entre dans un lieu identifié: il y a une scène, une technique, des repères. Là, j'entre dans un *terrain*. Thomas Hirschhorn utilise ce mot: *terrain*. Pour moi, c'est aussi un carrefour.

Il s'y passe des choses imprévues à tous les niveaux: sensible, humain, politique, physique, psychologique. Quand on travaille le théâtre, le corps, la voix, la présence, il faut concentré, mais ici il faut faire un effort en plus, être aux aguets. Et cet effort est justement tout le travail! Il faut occuper le lieu, prendre place. Pour les jeunes, c'est très compliqué, mais pas seulement, pour tout le monde c'est un défi! Chacun e x s doit prendre une place, à côté de l'autre, avec l'autre, ainsi les présences se mélangent, se rencontrent ou se frottent. C'est une tension permanente.



Comment avez-vous vécu cette aventure?

Bien sûr, j'ai mon expérience qui me nourrit et m'ancre, mais ici je dois repartir presque à nu et j'ai adoré cela. Soit réunir une équipe chaque jour, créer un espace où il y a une présence et quelque chose qui se passe, une expérience de tous les jours. Je ne

Un théâtre fragile et ouvert

sais jamais exactement qui sera là. Il y a des absences. J'improvise avec les présences réelles du jour.

[Voix populaire](#)

On ne joue pas seulement *Venise sauvée*. On passe par *Venise sauvée* à travers le Pavillon Simone Weil, dans cette configuration très spécifique inventée par Thomas Hirschhorn. Un jour il fait une chaleur insupportable, un autre il pleut, un autre il y a du bruit, parfois des disputes ou bagarres. On est comme dans la rue, même à l'intérieur. Tout est mobilisé: le corps, la psychologie, la santé, les sensibilités. C'est une parcelle de vie où il faut lutter avec tout.

Vous travaillez dans un lieu qui ouvre largement ses portes à une diversité sociale parfois difficile à contenir. Comment avez-vous vécu cette inclusion, fragile, utopique, parfois instable, et comment cela a-t-il déplacé votre manière de faire théâtre?

La collaboration avec l'artiste unique qu'est Thomas Hirschhorn, se passe très bien. Son travail m'intéresse beaucoup: sa créativité, spontanéité, passion, curiosité, singularité, radicalité ainsi que sa vision infiniment et étrangement large sont fascinantes. Son art exige à fabriquer un autre *management*, notamment à l'échelle humaine.

C'est comme mettre K.-O. en boxe de toutes nos habitudes et ça marche. Chacun e doit inventer sa pratique. Et on devient responsable non seulement de nos actes et de nos gestes, mais finalement de tout, en restant anonymes. Un exercice complexe qui demande une grande modestie et patience. Sur la question de l'inclusion, il faut comprendre que Hirschhorn ouvre toutes les vannes de la diversité sociale.

Comment cette expérience a-t-elle été possible?

Pendant un an, il a travaillé pour faire venir des associations comme coopérantes au Pavillon Simone Weil. Il ne s'agit pas de créer volontairement un *territoire insécure* ou précaire mais de faire participer activement toute la population dans toute sa complexité, fragilité, fragmentation, colère, mouvance.

C'est avec les gens et justement grâce à ces gens – les participant e x s – que finalement ce monument ou anti-monument artistique de Thomas Hirschhorn devient une réalité ponctuelle. Donc l'art comme transformateur du réel.



Un théâtre fragile et ouvert

Votre rôle dans cette aventure?

[Voix populaire](#)

Comme artiste, je ne veux pas faire du théâtre social même si je suis forcément confrontée à des problèmes qui ne sont pas seulement artistiques. À partir de tous ces éléments, je crée un contexte, je crée une respiration ensemble, je propose un chemin vers l'artistique, la création ; à partir du corps et de l'autre, il s'agit de créer des liens vers l'espace et ses environnements et vers une respiration plus collective du lieu.

Au début du processus, nous avons travaillé dans tous les coins et recoins du Pavillon pour sentir la pulsation du lieu, mais aussi les gens qui occupent certaines zones de manière quotidienne. Le Pavillon, c'est aussi une architecture humaine, un monument social où les gens deviennent l'espace, le corps, la respiration et le temps. C'est une performance en soi.

Et pour les interprètes?

Les interprètes connaissent très bien la pièce et ses enjeux, ainsi que mes adaptations. Même s'ielles ne savent pas toujours tout par cœur, elles peuvent devenir plus libres dans ce lieu, apprendre à le regarder mieux et créer du lien entre la parole et les activités qui les entourent.

Autrement dit, connecter la pièce de Simone Weil au Pavillon Simone Weil. C'était l'objectif, de broder, tisser, cartographier la pièce avec le monde du Pavillon. Expérimenter. Inventer chaque jour le théâtre *in situ*. Là, on touche directement à l'attention, à l'observation, à la possibilité de trouver quelque chose de créative dans ce qui paraît désordonné ou chaotique et de finalement transformer.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

Bio Express

Née à Zurich en 1973 et établie à Genève, Maya Bösch est artiste, metteuse en scène, dramaturge, curatrice et réalisatrice. Fondatrice de la Compagnie Sturmfrei en 2000, elle développe un théâtre de recherche où les écritures contemporaines croisent la performance, l'installation, l'image, le son et les questions politiques. Son travail, attentif aux corps, aux voix et aux fractures du présent, refuse les formes closes: il cherche plutôt des espaces d'expérience, de frottement et de pensée.

En 2015, l'Office fédéral de la culture lui décerne le Prix suisse du théâtre pour l'ensemble de son travail d'artiste, metteuse en scène et curatrice. En 2022, son spectacle *Manuel d'exil* est également distingué aux Prix suisses des arts de la scène. Avec sturmfrei, elle a signé plus de cinquante projets – spectacles, formes pluridisciplinaires et multimédiales – poursuivant une démarche exigeante, collective, attentive aux failles du présent. En 2026, au Pavillon Simone Weil à Genève, elle traverse notamment *Venise sauvée*, l'unique pièce de Simone Weil, avec la comédienne Lucie Zelger comme assistante et de jeunes interprètes de REVA – Scène Active.